



Œuvre originale : Glauca Nagem – “Falatório 2” / Conception et création de l’affiche : Maurício Simões / Webdesigner : Ilana Chaia Finger

Prélude 3

Notre éthique, « Praxis de la théorie »... et les autres.

Ce titre invite à comparer l’éthique de la psychanalyse et les autres, et au-delà des discours dans lesquels elles s’inscrivent, on peut souligner la comparaison sur le versant de l’éthique des autres pratiques du domaine « psy ».

Une définition simple de l’éthique du discours analytique : « L’éthique de la psychanalyse est la praxis de sa théorie ¹ », formulée par Lacan à un moment essentiel : construire dans la pratique une structure fondée sur les principes théoriques du Discours psychanalytique.

Proposition d’une apparente simplicité, mais d’envergure, qui place la praxis, la théorie et l’éthique analytiques, ainsi que la formation de ses praticiens, ses modes associatifs, etc., aux antipodes du discours dominant. C’est une pratique qui détonne dans la symphonie des discours actuels.

La dissonance est une caractéristique de la psychanalyse lacanienne.

Une discordance non pas capricieuse, mais justifiée par un cadre éthique.

Une éthique, définie dans la « praxis de la théorie », peut être considérée comme la charnière entre les deux surfaces qu’elle articule : la théorie et la praxis, qui sont déjà chacune en discordance avec la mélodie générale.

Un petit exemple de ce qui sous-tend la pratique : la suggestion, instrument et « principe actif », reconnu ou non, de toute pratique (et pas seulement psychologique) avec l’humain.

1J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 232.

Presque toujours dissimulée sous le couvert de rigueur scientifique dans de nombreuses pratiques thérapeutiques, mais aussi dans d'autres, elle « garantie » la réalisation des idéaux actuels.

Sur le marché des *gadgets*, la suggestion remplit parfaitement son rôle.

Le vaste réseau de structures discursives humaines et technologiques, et la publicité, et aujourd'hui avec les réseaux sociaux, contribuent à *agalmatiser* les biens et les activités, plus ou moins utiles, qui visent à combler le besoin ou l'envie, une plénitude enviable. Tel est l'idéal, l'objectif, un prétendu état de bien-être, le sien, celui d'autrui, parfois à n'importe quel prix.

C'est l'engagement de la plupart des traitements psychologiques, et cela implique sans aucun doute leur propre éthique. On peut alors se demander : cet objectif est-il atteint ? Et surtout, à quel prix ? ou, au détriment de qui ?

Un président bien connu, supposé tout-puissant, aspirant au prix Nobel et propriétaire de la moitié du monde, a récemment déclaré sur les réseaux sociaux : « Quand on a tout, une station balnéaire n'est jamais de trop », en référence à une région tristement célèbre de la géographie méditerranéenne, au prix de l'extermination de ses habitants.

C'est un discours qui se propage et contamine les sphères individuelle et collective sous tous leurs aspects.

Or, il recèle un paradoxe. S'il génère l'illusion de combler un manque et propose de satisfaire le besoin, en répondant à la demande, en poussant/exigeant un bien-être bio-psycho-social (objectifs explicitement énoncés dans certaines thérapies), il s'agit d'une illusion qui, du point de vue de l'expérience analytique, garantit l'insatisfaction et un égarement de l'être, dans sa propre existence.

Aux antipodes, un discours qui vise à se confronter et à assumer ses propres limites, à dévoiler un manque structurel, à « dés-illusionner » la croyance qui a soutenu l'existence de celui qui a commencé par une demande de soulagement, à orienter vers l'acceptation de la singularité, au prix d'une solitude radicale, à vouloir savoir ce que personne ne veut savoir, etc., est totalement discordant dans la symphonie des idéaux actuels et sur le marché.

Paradoxalement, cela conduit à une forme de satisfaction, celle de composer une partition qui ne vise pas à soulager le malaise, mais plutôt à éviter d'éluder ce que ni soi-même ni l'humanité ne veulent savoir.

C'est un effet né d'un parcours à travers une pratique « sans valeur » (Prélude II Sara Rodowicz), soutenue par une théorie, dans une éthique réduite au silence (Prélude I Sandra Berta), des valeurs difficilement commercialisables.

Et pour faire charnière avec la praxis.

La psychanalyse avec Freud doit aussi quelque chose à la suggestion, mais il l'abandonna rapidement pour arriver avec Lacan à une considération de son inutilité, presque une garantie face à elle. La garantie face à la suggestion émane d'une analyse poussée jusqu'à son terme², au point où elle est inutile.

Fin d'une partie qui s'initie dès l'établissement du transfert³ par la grâce de l'analysant.

La partie s'engage, et l'analyste, à qui l'analysant suppose un savoir, doit savoir ignorer ce qu'il sait⁴, et agir sans calcul préalable. Un opérateur en silence, en attente, sans jugement, sans expectatives, sans but thérapeutique, qui seulement, ou surtout, écoute; qui n'est pas présent

2 J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 510.

3 J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 247.

4 J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 349.

en tant qu'être, mais en tant que lieu vide à remplir par ce qui cause le désir, quel qu'il soit, de l'analysant, se situant à l'opposé de tout objectif ou produit de consommation sur le marché actuel.

Pourtant, ça marche, et cela fonctionne grâce à un savoir-faire acquis issu de ce savoir supposé, grâce à la praxis d'une théorie. Un savoir supposé par celui qui cherchait un soulagement. Un savoir supposé sur son mal-être, son être et son destin. Ce qui revient à déposer un pouvoir immense, et une demande non moins grande, dans les mains de la personne qui occupe la fonction d'analyste.

Ignorance, incertitude, attente, patience, solitude du jugement, mais à la fois un pouvoir considérable de recevoir la demande de l'analysant.

Se maintenir dans cette pratique de cette théorie sans tomber dans l'abus du pouvoir supposé, sans céder à la tentation narcissique, ni à la charité ni à l'altruisme, exige une éthique très particulière. Cette éthique guide le désir de l'analyste et soutient l'acte analytique, par lequel un analysant passera peut-être, à la place de l'analyste qu'il a destitué, assumant être un déchet.

Cela serait-il possible sans une éthique qui guide le désir et soutient l'acte, une éthique qui articule la praxis et la théorie ?

Mikel Plazaola